Henry Maubel

Miette

Un beau jour de soleil et de rire avait passé et sa nature primesautière s'y était jetée à cœur perdu comme un papillon dans la lumière.

PARIS
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides

1890

ML
A
2714

Mon cher Père, Ceci est la seule de mes nouvelles que Mère ait lue. Je la lui dédie et je t'offre cette dédicace en témoignage de ma double et profonde affection

JB

Août 1890.

Miette

Henry Maubel

Miette

Un beau jour de soleil et de rire avait passé et sa nature primesautière s'y était jetée à cœur perdu comme un papillon dans la lumière.

PARIS
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides
—
1890

Cette nouvelle était en cours de publication dans la Jeune Belgique *sous ce titre : « A Cœur perdu », quand M. Péladan, qui voulait bien honorer la Revue de sa collaboration, y annonça le troisième volume de son Ethopée.*

Bien que mon droit de priorité me semble suffisamment établi, bien que l'identité textuelle de deux titres n'implique pas nécessairement leur identité spirituelle et qu'ils puissent coexister avec chacun sa signification quand ils synthétisent des conceptions

aussi différentes que les deux nôtres, j'ai cru qu'il valait mieux ne pas faire surgir, aux yeux du public, cette espèce de conflit.

J'ai déménagé un titre que je considérais comme le seul parce que, seul, il quintessencie la psychologie de la nouvelle.

HENRY MAUBEL.

A ma Mère

I

Blankenberghe, jeudi...

Zut! pour la date.....

« Ici, mignonne, les jours n'en ont pas; ils coulent comme l'eau sous le ciel, en dépit du calendrier.

« Je t'écris de notre chambre à deux Juliette, pendant que les autres finissent de souper au retour d'une enragée promenade que nous venons de faire à Wenduyne; les papas, les mamans et Juliette, Jane, Renée, Léon, Lucien, toute l'arche. J'en suis encore tout essoufflée de plaisir!

« Lucien Roger est arrivé hier soir, telle-

ment changé que tu ne le reconnaîtrais plus, et pas en mal ; c'est un homme maintenant, un vrai, plus carré, plus formé ; le nez un peu fort aux narines palpitantes, les dents blanches et les lèvres charnues dont le retroussis a le mouvement glouton de mordre une prune, — je crois que la prune voudrait bien y mordre aussi. Sa voix grave et la moissonnette de poils follets qui lui brûle les joues, me l'ont fait paraître plus brun. Il a une jolie pomme d'Adam avec un petit creux d'ombre qui remue en dessous, et toujours cette façon drôle d'abaisser son regard vert pour vous fixer entre les cils...

« Nous avons fait toute la route ensemble, parlé de toi beaucoup ; puis un peu de tout et de tous ; d'anciennes choses et d'anciennes gens ; des jeux, des promenades, des farces de jadis et des souvenirs, des souvenirs en masse, grâce à cette vilaine manie que nous avons, paraît-il, tous les deux, de regarder en arrière comme des vieux... si loin que nous avons failli y rester pendant que les autres à la queue-leu-leu dévalaient les dunes, à l'entrée d'un cabaret : *In het Compas*, — *A la Boussole* — pour ta gouverne ; le pain noir y est très noir. A gauche de la porte il y avait des ânes ; à droite, un carré de prome-

neurs goûtant sur du linge blanc. Ils nous ont regardés si bêtement et les ânes ont eu un tel air de rire, que nous devions avoir la mine bien drôle.

« C'est qu'il faisait cuisant, vois-tu. J'avais chaud jusque dans les cheveux. Aussi nous étions-nous remis en route très doucement, par le bord de l'eau, en savourant la perspective d'une bonne demi-lieue de flâne au soleil tombant...

« Voilà-t-il pas que ces messieurs imaginent un *Colin-Maillard*. — Pour ne pas nous refroidir! crie Lucien en me regardant. Ça prend. On tire au sort. Il y est... et moi de lui faire : Bernique!

« Au premier tour, il part, les mains étendues au milieu du cercle avec le mouvement d'un aveugle qui lève la tête vers la lumière. On crie : Il triche! Il voit en dessous! Je crois que c'était vrai, car il vient droit à moi. Je pousse pour qu'on tourne. Je me baisse ; il m'attrape par les cheveux...

« Toute droite, me mordant au sang à retenir mon rire et mon souffle, j'entends chuchoter; on me campe un chapeau d'homme sur la tête; il était bien temps! Lucien lâche mes « chiens ». Je ne voyais plus que lui. Je suivais ses mains qui se promenaient cares-

seusement à mes joues, tâtaient mes oreilles, me passaient sur les yeux, le nez, le menton... descendaient, descendaient toujours... Personne ne bougeait plus. Je sentais mon cœur battre et moi devenir toute rouge. Comme il me saisissait le bras, je me recule d'instinct. Il crie : Renée ! On éclate de rire ; moi aussi tu penses. Seulement je lui ai revalu ça. Plus tard, comme j'avais le bandeau, je l'ai attrapé par le col ; il a serré brusquement et j'ai eu les doigts pris dans son petit creux d'ombre. Je ne l'ai pas reconnu non plus, cette fois-là.

« Grâce à lui, nous sommes repartis plus en nage et débraillés. Il était sept heures et le souper, là-bas, nous attendait avec une barbue superbe achetée par l'oncle Jean et qui allait être trop cuite... Enfin, ouf !... la barbue était délicieuse et me voilà remontée d'une traque à t'écrire, sans même prendre le temps de me mouiller le bout des doigts que j'ai aux crevettes.

« Ma petite Katy, je suis pétrie de remords de ne pas t'avoir écrit depuis quinze jours que je suis ici — de vrais remords, tu sais, regarde-moi bien ; — mais, que veux-tu ? nous nageons dans l'infini ; j'en ai même avalé ce matin ; ça râpe à la gorge. A chaque

instant, je me dis : c'est trop fort, il faut que j'écrive à Katy ; quelqu'un me prend par le bras ; nous sortons, nous jouons, nous bavardons et, quand je cherche après « tout à l'heure », il m'est passé sous le corps depuis plusieurs jours. Et dis-toi que nous sommes tous comme ça, tellement occupés que nous ne trouvons le temps de rien faire. Nous pratiquons la fainéantise ventre à terre, comme les crabes, avec cette différence qu'ici c'est eux qui courent.

« Tu sais que mon oncle, — je dis mon oncle — M. Roger, a acheté la villa des Mouettes. Juliette et moi avons choisi le colombier au troisième, à la mer. Si tu viens, tu coucheras en dessous de nous. Ta chambre est prête. Aussi, viens vite; nous irons à Knocke, à Lisseweghe, à Clemskerke, en mer, au Zwijn, partout ! et je te ferai faire la connaissance d'un petit crabe, petit comme une araignée, qui s'appelle Griolet, en souvenir de la romance du petit tailleur que nous chantions en pension, tout bas...

« Katy, j'ai envie de rire et ne me suis jamais tant amusée de la vie. Viens vite avant que la joie passe. Tu me diras pourquoi le soleil, aujourd'hui, n'a pas sa couleur de tous les jours !... »

Miette, en achevant cette lettre, eut l'impression d'y avoir mis beaucoup de bêtises; mais elle sentit, en même temps, combien il lui coûterait de les effacer et, sans céder à la tentation de se relire, elle courut jeter sa missive à la boîte.

Puis, voyant le souper fini, la table abandonnée, la chambre vide, elle était revenue au bord de la digue explorer longuement les alentours, quand elle entendit marcher derrière elle :

— Ça ne vient pas?

— Qui ça? dit-elle, brusquée par Léon dans un commencement de rêverie et détournant lentement son visage qu'elle sentait rougir : Je regardais là-bas, tout ce monde au brise-lames. Puis, apercevant le chapeau de Lucien dans le tas, elle ajouta :

— Vous descendez, moi aussi!

Et Léon s'effaça devant elle en haut de l'escalier de sapin démantibulé où l'on ne pouvait passer qu'un de front.

II

Chaque année, vers la fin de juillet, débarquaient, à Blankenberghe, les deux familles Roger et s'éparpillaient à la plage par groupes de deux, trois, cinq, dix, le premier noyau, comme boule de neige, roulant de la gare aux villas, des villas à la gare, cueillir et déballer, peu à peu, les nouveaux arrivants. C'était presque toujours par un beau temps de soleil. Parmi les cris de bienvenue et les embrassades, un mouvement frais d'air et de lumière s'éveillait à leur bavardage et, pendant plusieurs jours, cela ne finissait pas de défiler en triomphe, par troupes joyeuses où des jeunes filles, séparées de la veille, s'appen-

daient, attendries, l'une à l'autre, comme après une longue absence.

C'étaient de superbes blondes garconnièrement plantées, découplées et drapées à l'anglaise, portant la tête haute, le buste et le visage ouverts, avec des lèvres rouges et de grands yeux impertinents de franchise. Une seule d'elles, Juliette, du tempérament nerveux de sa mère, moins grande, avait les yeux et les cheveux plus sombres et, dans toute son « académie », une espèce de coup de pouce bohême échevelant les lignes, brouillant le regard, laissant au coin des lèvres un perpétuel mouvement terne énigmatique qui ressemblait à la trace mal effacée d'un sourire.

Quant à Léon et Lucien, les deux cousins aînés, c'étaient de vrais Roger, calmes, solides, exubérants de la jeunesse saine de leur race, le cœur et l'esprit larges, développés par une éducation de plein air.

La bande, au complet, commençait les allées et venues, les parties de flâne, de bavardage et, de villa en villa, le colportage des petits potins de province par ce joli coin de villégiature intime ouvert à tous venants au bord de l'infini.

La nichée n'avolait au nid que pour man-

ger et dormir et, comme un enfant impatient de courir, qu'on lâche au dessert, elle reprenait ses marches et contre-marches, bras à bras, en larges files qui faisaient retourner le monde ; les jeux, les excursions, les travaux gigantesques dans le sable et tous ces plaisirs gymniques d'où les muscles tirent la sensation de leur vigueur et se relèvent assouvis d'action.

Par les gros temps, les rafales, en dépit des vents et marées, on apercevait de loin, cinglés de pluie, criblés de sable sous leurs manteaux à capuchon, cette rangée de corps cabrés à la tourmente.

Et, comme pour une vie entière de ces tours de soleil coupés seulement au flux et reflux de la mer, coulaient trop vite deux mois de relâche au milieu de cette nature tellement active qu'on n'a qu'à s'y laisser vivre dans une atmosphère galvanique d'eau saline et de soleil.

Pourtant, il y eut cette année-là, quelques accalmies. Le mois d'août devenait torride et, par les après-midi de soleil ardent, l'on se réfugiait sous les verandas touffées de sapins et de plantes grimpantes. Des rondes ouvragères s'y pelotonnaient à l'ombre où l'on brode comme on dort, les yeux ouverts à ce

qui passe à l'horizon bleu. Des jeunes filles s'enfonçaient dans la mousse des pins à mordiller, le regard en l'air, une branche de capucine, de géranium ou de bruyère qui leur chatouillait le front et, dans les plis des jupes étalées genoux à genoux, des mains s'enchevêtraient parmi les fluches de laine et les fils de soie. Quelquefois, si l'on trouvait une main de trop, c'est qu'entre deux bustes passait une tête mâle...

Alors le regard, revenu « d'en l'air », glissait à un autre regard :

— Soufflez! disait Mariette.

Lucien soufflait fort. Une petite effilochée de soie bleue, montée en tournoyant, redescendait lentement, passait dans un rais de soleil, frôlait une mêche, s'y posait et, comme un oiseau sur une branche, le brin de soie sur la mêche follette continuait à onduler au vent.

III

Quand on se promenait en bande, Mariette nichait au milieu, appendue à deux bras, si mignonne au milieu de ces grandes qu'elle semblait un oiseau frêle à le casser d'un coup de pouce. Tout en elle avait la ligne menue et, parmi la plastique sinueuse de ces corps aux plans de chair très simplement drapés, elle semblait, avec ses saillies de jupes, sa tournure légère et volubile, une femme en réduction.

Pour un si petit corps, le visage s'accentuait extraordinairement : des cheveux irrégulièrement plantés sur un front bas, très bombé, où retombaient des houppettes de mêches brunes; des pommettes saillantes;

des sourcils tracés l'un dans l'autre à coups de braise et de longs cils clignotants. Elle avait l'habitude de tenir les yeux mi-clos au soleil, dans un renfrognement de tout le visage où le nez s'écrasait, les pommettes lui remontaient devant le regard.

— Que tu es vilaine comme cela, lui disait-on.

Elle répliquait :

— J'en puis rien, c'est le soleil. Sans cela j'éternue.

Ainsi lui courait, à fleur de peau, chaque impression, en grimaces drôles, souvent gracieuses, qu'elle savait balayer à temps, d'un regard. Sous ces hachures de traits subitement détendus, ce visage âpre s'amollissait de lumière, devenait très doux, très grave et ses paupières, repliées tout à fait, découvraient de grands yeux qu'elle étalait aux vôtres comme pour vous demander pardon de s'être faite si laide.

Mariette adorait la mer. La mer l'avait relevée jadis d'une maladie grave ; elle lui en gardait une reconnaissance instinctive, un attachement inconscient à son sable, à son eau qu'elle avait faits *siens*, à peu près comme un sol natal dont, quel qu'il soit, l'on garde toujours une certaine nostalgie. Tant de

jours passés dès l'âge le plus tendre au bord de ces paysages infinis dont l'attirance hypnotise l'esprit, éparpille les idées, avaient aidé au développement excessif de son imagination contemplative.

Elevée en enfant unique et frêle, selon toutes ses volontés, Mariette devint un être fantasque et intransigeant, tout d'une pièce, adorant ou détestant, affirmant « oui » ou « non », « je veux » ou « je ne veux pas » et dont la volonté, faite de caprices, se trouvait faible au point de subir irrésistiblement des colères suivies d'accalmies tendres où elle enveloppait de caresses l'objet de sa passionnette. Alors, son regard s'abaissait, se veloutait d'un de ces imperceptibles mouvements de fluide visuel qui ne sont presque plus des mouvements physiques et, dans ce regard qui la livrait à fond, il y avait un profond besoin d'être sincère et d'aimer.

De toutes les Roger, Juliette avait le plus d'influence sur elle. Elle n'avait qu'à lui dire :

— Allons gamin, viens ici !

Cette épithète de gamin passait à l'oreille de Mariette comme une caresse ; elle accourait à Juliette et, quelquefois, se mettait à l'embrasser en pleine rue au point que les garçons leur disaient :

— Ne vous lèchez donc pas ainsi.

Alors, Mariette l'inspectait de haut en bas, s'amusait à lui examiner la peau, les yeux, les cheveux, à repousser une mêche, refaire un bouton, rabattre un pli de la robe.

— Tiens, ta broche est ouverte!

Et, en la refermant, elle jetait un baiser, à la dérobée, dans le cou de Juliette.

Elle affectionnait particulièrement cette broche. C'était une envolée d'hirondelles soulignée d'une banderole avec ces mots : *Nous reviendrons!* Ce poème d'oiseaux lui rappelait toutes ces fins de soleil où se repliait sa nature de sensitive qu'un rien blessait aux larmes.

Un soir, Juliette, détachant sa broche, la lui mit au col en lui disant :

— Tiens, gamin; c'est parce que tu as été bien sage.

Ce fut quelques heures plus tard que Lucien arriva.

Mariette et lui s'appelèrent par leur nom. Leur première poignée de mains fut un retour à leur camaraderie passée et, depuis ce soir, le lendemain, les jours suivants, de ci de là, par bribes, continuaient-ils à mots perdus, leur pèlerinage aux souvenirs.

VI

— Vous croyez ?

— J'en suis bien sûr.

— Au temps jadis ?

— Nous sommes si vieux.

— Quand nous faisions des pâtés de sable et des fours et des forts et des trous ; que nous courions, pieds nus, ramasser des coquillages avec nos petits paniers en bandoulière.

— Ah ! oui, nos petits paniers fendus comme des tirelires.

— Je me rappelle qu'avant de sortir vous aviez bu toute une carafe d'eau, comme ça, au goulot.

— J'aimais tant à boire à la carafe quand j'étais petite.

— Il faisait très chaud et vous aviez des bottines jaunes.

— Attendez, je me souviens ; ce devait être un jour foncé.

— Un jour foncé ! Vous donnez donc aussi des couleurs aux jours ?

— Je vois en imagination tout ce que je pense. Quel jour est-ce aujourd'hui ?

— Lundi.

— Lundi c'est blanc. Dites un peu la couleur de mon nom, pour voir.

— Mariette ?

— Miette plutôt.

— Miette c'est d'un ton modeste, effacé, cendré... Quelque chose comme de la bruyère ou de la violette grise...

Ils se mirent à rire tous les deux.

— On nous a fait un esprit à images.

— Comme les livres des petits enfants.

— Sans cela, nous n'aurions jamais pu apprendre à lire.

Et ils riaient de plus belle, aux éclats, en songeant qu'on les avait traités de fous pour de pareilles idées.

— C'est de la sympathie.

— Ou du plagiat ! dit Miette.

— C'est gentil, vous n'allez pas dire que j'ai plagié votre système nerveux.

— Faut voir qui est le premier en date.

— Ce doit être moi.

— Ne fut-ce que par galanterie, n'est-ce pas?

— Une galanterie dont je ne serais guère responsable. Est-ce ma faute si j'ai deux ans de plus que vous?

— Qui vous l'a dit?

— Personne.

— Vous devinez bien mal.

— Prouvez-le moi.

— Non.

— Quelle coquetterie.

— Je n'ai pas de coquetterie.

— C'est la plus grande de toutes.

— Je ne suis pas coquette, vous dis-je.

— Pas comme tout le monde.

— Pas du tout!

— Alors, vous l'êtes davantage.

— Comprends pas. Pourquoi?

— Ne demandez pas pourquoi, je croirais que vous avez des principes. C'est affreux pour une femme.

— J'en ai.

— Seulement vous les faites marcher la tête en bas pour ne pas en avoir l'air.

Mariette eut un sourire dans un petit mouvement de tête.

— Moi, continua Lucien, j'aime les femmes

qui sont toutes sortes de choses, sans savoir pourquoi. C'est bien plus gentil!

— Même quand c'est laid?

— Répétez cela sérieusement, dit Lucien, et je vous raconterai une histoire.

Miette se mit à rire.

— Je le savais bien, dit-il. Mais je vous la raconterai tout de même. Ecoutez : presque toutes les femmes ont un petit système de coquetterie dont un ouistiti mystérieux tire les fils. Celles qui n'ont pas d'ouistiti ne sont pas des femmes d'esprit. Une femme d'esprit n'est jamais.....

Miette l'interrompit :

— Alors, quand on nous dissèque, on trouve... Oh! vous savez que vous n'êtes pas poli.

— Non, dit Lucien, on ne le trouve jamais ; ce n'est qu'une âme qui s'envole.

— Au paradis des ouistitis?

— Peut-être, à moins qu'elle ne devienne un petit ange en route.

. . . . . .

Toute la plage des bains, repoussée par la marée montante, se tassait au perré. Un mioche, au sortir de l'eau, qui trébuchait comme un jeune canard parmi les roues des cabines, cherchait sa bonne, égarée dans

l'encombrement. Mariette se précipita vers lui.

— Qu'il est gentil! dit-elle, pendant que sa bonne l'enlevait.

Lucien dit :

— S'il était à nous, ce mioche-là, je l'embrasserais.

— Comme ça, tout cru?

— Tout cru; c'est si bon de mordre dans un fruit mouillé.

Autour d'eux grouillait le bariolage des costumes de bain au séchoir. Le vent, en les gonflant, les ballottait comme des troncs de pendus et l'ombre déchiquetée de leurs membres flasques gigottait en d'épileptiques pantalonnades. Un éclat de rire unanime, apporté dans un coup de vent, secoua plus fort les torses ballonnés et dix voix s'élevèrent en une seule de tous ces corps sans têtes : Ça brûle! ça brûle!

Mariette s'était redressée, assise, un poing dans le sable, sa frimousse rose souriant d'un air moqueur.

— Qu'est-ce qui brûle?

Léon poussa sa figure railleuse au col d'un maillot bouffi :

— Ne vous fâchez pas, c'est Juliette. Nous vous cherchions; elle était en avant; on lui a

crié : ça brûle!... Eh! bien, vous voilà... donc.....

— Donc, ça brûlait, répétèrent les autres en chœur.

Et Miette, qui avait suivi par un clignement d'yeux le raisonnement de Léon, lui jeta son mouchoir dans la figure avec un geste qui signifiait : Coquin!

V

Installée dans sa cabine, Mariette, sérieusement affairée à recoudre un bouton à son costume, s'était piquée deux fois. Juliette qui, depuis un instant, la regardait, lui dit de ce ton dont on appelle une confidence :

— Mariette, est-il vrai que « ça brûle? »

Mariette lâcha son costume; saisit à deux mains le menton de Juliette; la regarda dans les yeux sans rire et lui répliqua du même ton pénétré :

— Ma pauvre petite Juliette, *il faut absolument que tu te soignes!*

Puis elle sauta dehors, claqua la porte et s'enfuit.

VI

D'ordinaire, les garçons entraient au bain les premiers, à grands cris et gestes de clowns, en exécutant une série de sauts périlleux et de cumulets. D'autres fois, les jours graves, c'étaient de monumentales entrées de frères acrobates qui ameutaient la plage : une échelle horizontale, soulevée à bras tendus, amenait l'un d'eux, accroupi entre deux barreaux, les genoux au visage, les mains cramponnées aux montants. Le porteur d'avant comptait solennellement les vagues ; à la troisième, on renversait l'échelle et l'accroupi barbottait une seconde à se secouer comme un caniche ; puis, l'échelle, traînée plus avant, se dressait en verticale ; un corps mal équilibré au som-

met, les bras tâtonnant l'air, plongeait, souvent tout d'une claque, à plat ventre, aux rires bruyants de la foule répercutés de groupe en groupe jusqu'au bord. — Et les nageurs s'éparpillaient.

Lucien, après un tour, reprenant pied, revenait poings aux hanches, biceps à nu, saillant du torse cambré dans un maillot bleu sombre et se dandinait à la rencontre de Mariette ; il l'appelait du geste, lui faisait signe de se plonger :

— Trempez-vous ; voyez, moi, je suis mouillé, je n'ai plus froid !

Mariette, cependant, n'avançait que lentement, dans une attitude d'oiseau frileux, serrant les coudes et rentrant la tête. Elle soulevait les pieds comme pour marcher au dessus de l'eau ; prenait toute la peine du monde à éviter les vagues par de petits sauts de crevette qui la rejetaient dedans et, tandis qu'elle suivait, en trébuchant, leur masse convulsée sous un échevèlement d'écume, d'autres lames violentes la refouettaient à la nuque, l'enfonçaient, ahurie, entre deux montagnes liquides où flottaient d'énormes crachats de mousse blanche :

— Lucien ! Lucien ! Alors, elle l'appelait à l'aide :

— Où sont les autres? Juliette, Renée, Léon ; on ne les voit plus !

Lucien les lui montrait au loin et, tout de suite, remise de son émoi, se sentant ferme à sa main, elle s'emballait :

— Allons-y !

Au bord, les vagues se précipitent en bousculade, montent les unes sur les autres, jusqu'à ce que la première, sous la poussée, se cabre et retombe en se brisant comme une coque qui chavire. Ce ne sont plus, au delà, que des plis qui roulent; de mouvants talus où les corps enlevés flottent et glissent mollement à l'autre versant.

Toutes les Roger nageaient comme des garçons, redressant à demi leur visage brouillé d'eau et, pour fendre le courant, brandissant d'un mouvement de rame la chair de leurs bras ruisselants de gouttelettes. Ainsi, parfois, jusqu'aux dernières bouées, d'où elles apparaissaient au repos, talonnant l'eau d'un léger rebond de valse, comme des mannequins à ressort qui feraient une causette en rond.

Aux premiers bains, les surveillants, les « sauveteurs » tracassèrent cette horde gênante qui voulait aller loin. On ne pouvait pas dépasser leur canot. Un arsenal de sabots

et de hampes de drapeaux menaça les infracteurs. Juliette, sur le point de recevoir un chapeau graisseux, poussa ce cri d'indignation : « Heu ! un sale chapeau avec des bêtes ! » et rejaillit en arrière d'un coup de reins. Lucien, ayant plongé sous une tape de rame, reparut cinq mètres au delà avec un pied de nez à la maladresse des rameurs. Mais, un matin de représailles, à dix ils s'appendirent au canot pour le faire chavirer.

Alors, les sauveteurs cessèrent de les harceler. De jour en jour, ils s'habituèrent à la vigueur, à la confiance calme de ces membres, et ces gaillards à tête de phoque, lourds, râblés, trapus, enfoncés dans leur corset de liège, suivaient maintenant, avec une passion de gens du métier, le désarticulement souple, le jeu artiste et rhythmique de ces corps, leurs coulées lentes entre deux eaux qui leur modelaient les formes, et les jolis mouvements courbes dont ils s'enveloppaient.....

Mariette nageait mal. Elle nageottait en happant de petites gorgées d'air entre deux mouvements serrés qui l'épuisaient vite et l'époumonnaient. S'il passait une vaguette, elle l'avalait du même coup et sa cervelle nerveuse s'effarait, sans retrouver le sangfroid qu'il faut pour se remettre à flot. Pourtant,

rongée d'envie d'aller comme les autres à l'espace, de se tremper, à brassées goulues, dans l'eau froide où l'on se perd jusqu'aux yeux, elle les suivait du regard et, chaque fois qu'elle voyait se dresser la silhouette des rameurs et la barque poursuivre quelque tête noire en avant de sa proue, criait, en l'air, toutes sortes de recommandations que personne n'entendait.

Lucien lui avait appris à « faire la planche » et c'était sa grande jouissance, les jours calmes, comme on s'étale dans l'herbe, de s'étendre, les orteils émergeant, le corps raide, la tête renversée dans une calotte d'eau lourde qui lui battait les tempes, lui ourlait le masque, et de s'y laisser bercer, et d'y fermer les yeux comme pour dormir. Elle remontait lentement en se retournant deux ou trois fois vers la pleine mer, s'arrêtait une minute avec de l'eau jusqu'à mi-jambes, s'abaissait pour caresser les flots qui lui passaient aux mollets, glissait assise, puis se couchait doucement et, renouvelant à rebours la bonne sensation de se garer du froid dans un lit profond, elle écoutait les flots mignons se dérouler sur elle, lui affluer aux aisselles, à la gorge, les amenait de la main, les nappait, les remontait comme une couverture, jusqu'au

menton, pour bien s'emmitoufler et que plus la moindre soufflette chaude ne vint gâter cette fraîcheur. Dans sa cabine, elle continuait d'en amasser des bribes autour d'elle, dans les plis de son peignoir, et s'y pelotonnait sans retrouver le courage de se rhabiller. Quelles bonnes minutes paisibles elle savourait-là, se sentant très vigoureuse et souple, les nerfs détendus, l'esprit libre et retrottant gaiement à toutes les péripéties du bain.

Se rappelant l'exclamation qui l'avait troublée tantôt : Ça brûle ! elle en riait toute seule. Elle avait les lèvres soyeuses, la peau douce, un peu pâle, marbrée par places de taches violettes...

— ... C'est par là qu'il l'avait tenue pour lui faire faire la planche, bien doucement pourtant...

... Son peignoir dégrafé lui glissait jusqu'aux reins ; elle se passait une serviette sur les cheveux, la nuque, les yeux, le visage ; la nouait à ses épaules sous sa chevelure épandue ; s'amusait à passer le linge sur la peau fine du menton qui restait humide ; le promenait par tout son corps en tamponnant, à deux mains, les places moelleuses et, caressant, d'un long regard jusqu'en bas, ses chairs blanches perlées de gouttelettes, elle reson-

geait à la phrase de Lucien : C'est si bon de mordre dans un fruit mouillé !.....

... Quelque chose grattait au carreau. Elle reconnaissait le coup d'ongle de Juliette ; glissait un rien sa fenêtre à coulisse et présentait, au cran d'air, un mouvement vague de chair rose et de linge blanc : — J'arrive !

Et, quand elle arrivait, toujours la dernière, parmi les jeunes filles portant le chapeau au bras, la chevelure dénouée au soleil, on remontait, la peau brûlante, avec des soifs inextinguibles et des envies violentes de se rejeter en pleine eau.

VII

Après le dîner d'une heure, commençaient les parties de *lawn-tennis* et de *tambourin*, les lectures et les causeries dans le sable, les flâneries au hasard. Puis, à la suite de l'oncle Jean, la chasse dans les dunes, la pêche à l'estacade. Il y pêchait le matin ; y revenait vers cinq heures, le fusil à l'épaule, en prévision des mouettes. Seulement, les mouettes ne passaient pas ou passaient trop loin et, s'il en venait une à portée de carabine, l'oncle avait toujours oublié la sienne, par hasard...

C'est pendant une de ces promenades qu'un coup de vent lança le chapeau de Miette à l'eau. Un filet le remonta plein de sardines.

— Vous pourrez bien le laver votre chapeau lui dit Lucien, en riant de son air désappointé ; mais elle protesta, dégoûtée, et repoussa le chapeau que Lucien rapporta, comme une corbeille, avec les sardines dedans.

Depuis lors, elle s'enfouissait le minois dans une capote de paille sombre, qui lui faisait la mine gentiment vieillotte d'une Greenaway.

VIII

— Quand irons-nous à Lisseweghe, à Knocke, au Zwijn? demandait Mariette tous les matins.

On convenait d'y aller le lendemain et le lendemain la question se répétait. C'est que le temps fuyait insaisissable. On passait les journées, les soirées à ressasser des projets d'excursions lointaines, en suçant des caramels qui ne voulaient pas fondre, et les heures s'en allaient à la dérive, sans but ; les meilleures du reste, cueillies au bord de l'infini, ces heures vides de réalité dont on oublie les minutes comme si elles n'étaient plus marquées à aucun cadran de la terre, et par les-

quelles la vie s'entr'ouvre un instant sur l'éternité.

C'était toujours devant la mer.

La mer plate, calme, d'un bleu méditerranéen où le soleil faisait danser des myriades de points d'or répercutés en rayons aveuglants...

La mer lourde, mercurielle, des chauds après-midi, quand le soleil, transparaissant comme une hostie jaune sous une taie de vapeurs, ne laisse sourdre que cette lumière aiguë qui fait dire que « le jour est bas ».....

La mer houleuse des gros temps où l'eau, de limpide et transparente, devient opaque, prend des tons bruns de toile à voile, des tons de café traversés de larges mares noires, et laboure et triture son lit. Ses crinières d'écume moutonnent au loin, grandissent, s'allongent, se tordent par tronçons qui surnagent comme des ailes de mouettes blessées, s'échevèlent, s'arrachent par masses que le vent chasse et éparpille en poussière.

Alors, si le soleil éclate, faisant poudroyer de l'or parmi cette poussière blanche, la mer retrouve son expression passionnée, puissante, des jours de vie intense où des gorgées de vent violent s'engouffrent et roulent parmi ses flots verts. La lumière, coulant de tout le ciel,

y étale, au caprice des courants, des bandes rouges, jaunes, bleues, violettes, comme un mirage des prairies immenses et de la campagne blonde bariolée des Flandres.

L'entière vie des êtres s'absorbait dans la vie de cet être panthéistique : la Mer. Pour elle, était le premier et le dernier regard de tous, leur humeur variant suivant la sienne. *Sa vie*, depuis la couleur, le ton, l'allure et le parfum de ses vagues, jusqu'au mouvement de la population flottante qui l'anime, faisait ici la base de *la vie*. Et Mariette, vivant de sensations qui l'inclinaient irrésistiblement aux suggestions extérieures, était sensible entre toutes à cette influence, à cette domination.

La physionomie de la mer lui était devenue tellement familière qu'elle en devinait l'humeur rien qu'au bruit changeant de ses vagues et en ressentait d'avance le contre-coup.

Toute commotion violente par les sons, les couleurs, les parfums, l'affectait douloureusement. Ces fouettées de vent furieux qui font courir au ras du sol des traînées de sable blanc, la rendaient vibrante ; elle prétendait entendre ses fibres nerveuses y bourdonner d'une harmonie continuelle comme des cordes

de harpe éolienne. Les gros temps où le ciel sale s'abaisse sous le poids des nuages dans une mer empâtée de remous, l'amusaient pour une heure de marée haute où l'on va se faire tremper par les lames au bout de l'estacade ; mais, l'excitation tombée, ces temps-là lui devenaient lugubres.

Elle préférait la plage pomponnée de cabines roses, bleues, blanches, et de drapeaux qui claquent, s'éveillant par une mer calme, à demi-ensoleillée, au coloris des ombrelles et des toilettes claires.

Elle aimait à y passer de longues heures contemplatives : des steamers, des voiles inconnues, indécises, glissaient au loin. Des hirondelles de mer traversaient le ciel par chapelets noirs. Des mouettes voletaient, jouaient à tournoyer au dessus de l'eau, plongeaient brusquement, repartaient en enlevant des paillettes de soleil à leurs ailes mouillées et Mariette suivait ces ailes jusqu'à leur effacement dans la nue, pendant que son esprit rêveur appuyait le regard à l'horizon du ciel pour mieux voir au delà.

Elle aimait surtout, et dès le début de leurs retrouvailles, à les passer avec Lucien, ces heures où leurs êtres sympathiques s'appariaient mieux et — pensait Mariette — se

comprenaient mieux encore dans le silence.

Lucien cédait volontiers à ses envies contemplatives. Il fixait ses songes en lui expliquant ce qu'elle entrevoyait ; répondait souvent à ses impressions informes par des idées positives qui ne la blessaient pas et, de plus en plus, s'intéressait à cette étrange imagination de jeune fille qui posait les hommes et les choses sous un angle de vision si imprévu; à cet esprit mobile et physionomiste qui dissimulait, sous un aspect superficiel et enfantin, tant de compréhension profonde et dont les singulières attitudes de pensée semblaient prendre plaisir à retourner la vie comme un gant.

Souvent leurs deux pensées s'unifiaient tellement, qu'il leur arrivait de lancer une idée dans les mêmes mots, à l'unisson. Aussi, le hasard les remettait-il partout et de plus en plus côte à côte. Ils s'attendaient l'un l'autre et se rejoignaient ; partageaient une chaise, un livre, un calembour commencé par l'un et que l'autre achevait.

Ils avaient pris l'habitude de se dire les choses les plus banales en façon de mystère, afin de se bien convaincre qu'elles n'étaient que pour eux seuls ; à toutes les promenades, ils cherchaient des prétextes pour allonger la

route et flâner en arrière et, s'ils ne le pouvaient pas, se mettaient à mimer par toutes sortes de clins d'œil et de gestes, ces secrets de polichinelle, plutôt que de les dire tout haut devant le monde.

Il n'y eut bientôt rien pour l'un dont l'autre n'eût une part. Juliette ayant dit un jour, en plaisantant, qu'ils partageraient leur vie, Miette la bouda jusqu'au lendemain.

IX

Au début, ce n'était, en effet, qu'une camaraderie pour rire, à mots perdus, et l'on eût dit qu'il ne devait rien subsister de ces entretiens légers, pleins de marivaudages et d'agaceries; de ce combat de deux esprits vifs et indépendants, sautillant aux jours divers des pensées... Mais en marivaudant, l'on flirte. Dans l'ardeur du corps à corps, on oublie la lutte pour n'en plus sentir que l'étreinte passionnée. Les regards, à la fin, las de ferrailler, s'alanguissent, s'attardent, se frôlent, traînent l'un dans l'autre et se dégagent plus mollement, comme à regret. Cette joute de deux esprits devient le becquetage de deux

cœurs qui s'inclinent, se touchent et, pendant des secondes, laissant tomber la pensée dans le rêve, s'appuient l'un à l'autre, souvent si doucement qu'ils n'en ont pas conscience.

Mariette avait une peur instinctive de ces défaillances ; elle tâchait de les rompre d'un trait ou d'un geste qui, souvent, mal équilibré, depassait sa pensée.

C'est ainsi qu'un jour elle lança ce mot : Chouette ! qui lui fit dire par Lucien :

— Comme vous connaissez votre histoire naturelle !

Elle lui répondit en riant :

— Tant pis ! on me dit souvent que je suis trop dans le bleu ; il faut bien que je reprenne du lest quelquefois. Puis, elle ajouta gravement :

— C'est vilain, n'est-ce pas ?

— Tout dépend de la façon de le jeter, dit Lucien.....

C'était à la plage, encore une fois, au pied du perré, dans cette bande de sable blanc que la haute mer laisse à sec. Ils se retrouvaient souvent là, dans ce coin de leur premier tête-à-tête. Des enfants, autour d'eux, confectionnaient des pâtés de sable. Mariette en ayant détruit un sans le vouloir, le bébé restait tout consterné en faisant de gros efforts pour

retenir ses larmes. Elle se mit à lui en refaire ; puis Lucien l'y aida, et ils furent là, pendant un instant, côté à côte, à plat ventre, tassant du sable fin dans des formes en bois et les renversant doucement, les enlevant avec des précautions infinies de peur d'abîmer l'architecture des petits gâteaux alignés, tandis que le bébé, rasséréné, suivait d'un air mi-inquiet, mi-souriant, les péripéties du travail.....

Il était d'une frêleur excessive, avec ses grands yeux soyeux, trop expressifs, et des boucles blondes lui roulant jusqu'au bord des paupières.

— Veux-tu m'embrasser, lui dit-elle.

L'enfant, qui ne savait pas encore bien comment faire, avançait la tête et lui tenait sur la joue ses lèvres entr'ouvertes.....

— Qu'il est petit, qu'il est mignon !

— Vous aimez donc bien ce qui est petit ? demanda Lucien.

— Oh ! oui ! C'est bien plus gentil, et puis, comme j'ai de très petits bras et un très petit cœur, moi, il n'y a que les petites choses que je puisse embrasser et aimer tout entières.

— Pourtant, Mariette, il n'y a pas que des petits enfants à aimer sur la terre !.....

Elle le regarda brusquement, comme si

cette objection imprévue l'interloquait ; puis, abaissant le visage en souriant des lèvres : — Quelles idées drôles vous avez, dit-elle, tandis que ses yeux distraits regardaient fuser des ruisselets de sable blanc entre les doigts de Lucien.

X

Une autre fois, c'était dans une niche de sable, isolée au flanc des dunes, parmi les herbes sèches, où les bruits les plus rapprochés semblaient venir de loin. Leurs regards glissaient à la surface ensoleillée de la mer, jusqu'à l'horizon. La plage, à leurs pieds s'étalait, toute blonde, coupée transversalement par les brise-lames de bois qui se serrent et s'accumulent, pareils à des troncs d'arbres jetés en tas dans le raccourci de la perspective, et les caravanes à baudets couraient là, bruyamment. Des femmes trottaient avec leur chapeau dans le dos, en poussant des cris aigus. Des jambes d'hommes

traînaient au sol ou saillaient ridiculement du corps ramassé sur la selle plate. Des mamans y maintenaient leur poupon comme un colis sur une charrette trop chargée. Des bonnes avaient l'air de conduire une paire d'ânes en lisières, et les pauvres bêtes aux longues oreilles ballantes s'en allaient tristement, un peu plus lentement au départ, un peu plus vite au retour, insensibles aux secousses de la bride et aux coups de trique claquant sur leurs os comme sur du bois mort.

Indifférents à ces éclats de joie, venus de si loin qu'ils troublaient à peine leur isolement, Mariette et Lucien demeuraient silencieux et, l'oreille au sable, écoutaient monter avec la marée, le bruit clair des vagues d'écume soutenu par le ronflement de basse des flots profonds.

Lucien rompit le silence :

— Il me semble que, comme dit Léon, nous sommes en train de placer notre pensée à fonds perdus!....

— Perdus? dit-elle, en amenant nonchalamment la tête vers lui, et elle le dit avec une imperceptible nuance de reproche dans le ton de la voix... Avons-nous donc besoin de mettre le monde en tiers dans nos confidences? Puis, craignant d'en avoir trop dit,

elle s'arrêta sur ce mot qui lui semblait presque un aveu.....

Mais ce mot exprimait bien leur état d'âme; car leurs idées harmonisées coulaient dans le même sillage et, tout en pensant, ils s'écoutaient l'un l'autre, comme s'ils se fussent parlé à voix très basse.

XI

Une autre fois, c'était à l'extrémité d'un brise-lames, en pleine eau du flux qui coulait autour d'eux par nappes, glougloutait aux creux, ruisselait en cascades blanches au flanc des pierres. Il faisait un de ces temps reposés que Miette adorait. La mer, vide de voiles, s'étendait comme un incommensurable lac sans rives, toute bleue, d'un bleu lacté.

Devant les cabines roulées pêle-mêle, un monde bruyant en couleurs bruyantes fondues au jour clair du matin, grouillait au bord et jusque dans l'eau, parmi les baigneurs bariolés et les mioches à pieds nus.

Les plages de bain, séparées par les jetées,

s'étendaient à perte de vue, toutes identiques, comme une seule reflétée par un jeu de glaces, avec leurs baigneurs en grenouillère autour de la barque blanche des sauveteurs, et leurs bouées flottantes qui semblaient, de loin, la tête noire et le bras tendu d'un baigneur en détresse.

Sans cesse, des portes de cabines claquaient et l'on voyait des bandes enjouées bondir à l'eau ; des jeunes filles y courir frileusement à petits pas, avec une arrière-crainte du froid ; des gens graves et chauves, au ventre bombant sous le maillot, y marcher d'une allure mesurée, les uns préludant au bain par des ablutions partielles, d'autres, pour brusquer les sensations, se faisant doucher d'un seau d'eau de mer en plein dos, et Mariette se moquait de tous adorablement, se sentant fraîche et légère, ce jour-là, plus rieuse que jamais.

— Oh ! celui-là ! fit-elle tout à coup, en éclatant de rire, et elle montrait un monsieur plié en deux, enfonçant, avec toutes sortes de contorsions, son arrière-corps dans des vagues si basses qu'elles ne parvenaient pas à lui mouiller l'échine. En faisant ce geste, elle avait basculé sur une pierre et saisi la main de Lucien pour s'y accrocher.....

... Pourquoi leurs mains restèrent-elles liées l'une à l'autre quand il n'y avait, dans leurs regards et dans leur voix, rien que d'insensible et de railleur ?

Pourquoi ces mains cessèrent-elles de rire, quand les êtres autour d'elles riaient de tous leurs membres ?

Pourquoi cette pause subite et cette pression pensive qui semblait chercher l'âme dans la chair, quand tout glissait au plaisir, s'envolait, s'évaporait en éclats de rire dans l'air parfumé d'insouciante folie ?....

Ils ne les délièrent qu'en reculant, peu à peu, devant la marée montante.

XII

Une autre fois encore, c'était par un soir sans lune, où le couchant mort demeurait comme entr'ouvert à une arrière-lueur lointaine. Des feux palpitants de barques à l'ancre marquaient des places d'ombre mystérieuse en mer.....

La mer montait. Les flots noirs et lustrés, soulevés d'une seule masse à pleins bords du chenal, roulaient dans du silence avec des vers luisants à leur échine et, du haut de l'estacade, les Roger regardaient appareiller des barques au départ.

La tête balancée des mâts se penchait vers eux et les coques bousculées par la marée,

à chaque poussée du flot, ébranlaient les madriers en faisant crisser les amarres. L'eau froide, ourlée de lueurs vertes, léchait les flancs lisses et retombait sur elle-même avec des plaquements de linge mouillé.

Des corps ramassés, se mouvant comme des fantômes en battant de leurs sabots le fond des cales, jetaient dans l'air obscur des gloussements, des cris rauques arrachés par l'effort. Les poulies gémissaient.

Hissée lentement par saccades, dans un claquement de toiles et d'anneaux, l'énorme voile lâche, secouée autour d'eux, battait la balustrade, leur flottait au visage... Et ces formes, et ces gestes aux proportions fantastiques, et ces bruits étouffés par la nuit semblaient reculés dans un rêve.....

Miette et Lucien, appuyés coude à coude, avaient amené le visage l'un vers l'autre. La lumière de leurs yeux brilla pour eux seuls; mais leurs regards apposés demeurèrent fixes, contenus, comme s'ils craignaient, en se mêlant dans cet instant-là, de ne pouvoir plus jamais se ressaisir.....

Et, ce soir, Mariette revint triste, d'une tristesse vague sans but et sans cause, qui l'obséda pendant toute la journée du lendemain.

XIII

— Mes enfants, quel brouillard! ça monte, monte, monte! On ne distingue presque plus la mer, et les voiles y passent comme des ombres!

Miette criait du vestibule. Elle entra :

— Vous n'avez pas vu Luç?... Tiens, on dîne ici!

— Si on dîne! Voilà une demi-heure qu'on vous attend tous les deux.

— Ou qu'on ne nous attend pas.

— Et Lucien, l'as-tu perdu?

— Mais, je ne sais pas, dit-elle en s'asseyant; nous étions arrêtés ensemble, je me suis tournée vers lui : il avait disparu.

— C'est le brouillard, dit Léon.

— Oh! mais voyez-donc! fit-elle en se penchant; que c'est cocasse; on dirait de la neige. Et c'est venu tout d'un coup. Qui a pris ma serviette?

Elle avalait sa dernière cuillerée de potage en affamée quand Lucien rentra.

— On dirait que vous avez faim, Miette!

— N'est-ce pas, comme je mange! C'est pour rattraper le temps où j'étais petit oiseau.

— Bon! Sa toquade métempsychologique!

— Et Griolet?

— Griolet dort.

Tous les visages s'entre-regardèrent en se passant un sourire.

— Qu'est ce qu'il y a? On se moque de moi!

— Veux-tu des crevettes, gamin?

— Des creviches! Oh! que c'est joli, ce machin-là; ma tante, qu'est-ce que c'est?

— Appelle cela un crevettier, si tu veux, dit Mme Roger; c'est mon vieux pêcheur, tu ne le connaissais pas?

Dans un bac en cristal, un sujet de bronze et d'émail figurait un pêcheur avec le chapeau de cuir bouilli dans la nuque et les pantalons en haillons tombant sur les chevilles nues. Il poussait devant lui un haveneau en filoche souple d'argent, plein de crevettes et, dans ce filet, plongeait une petite pelle égale-

ment en argent ayant, en plus large, la forme de ces écopes dont les pêcheurs se servent pour mouiller leurs voiles.

Mariette s'amusait à tirer les crevettes une à une de l'eau fraîche qui ruisselait sur leur cuirasse unie, pailletait leurs moustaches et l'éventail de leur queue, comme des plumes.

— C'est gentil à faire tourner la cervelle de tous les jeunes poissonneaux, ces petites bêtes. Quelles amusettes ça doit faire là-dessous. Oh! pauvre petiote, celle-ci, je suis sûre qu'elle avait une passion!

Et, promenant un regard curieux à la roseur diaphane des écailles :

— Un duo de crevettes dans un fourré d'algues, ce doit être drôle, quand la mer est phosphorescente!

Lucien ajouta à l'unisson de sa voix :

— La phosphorescence n'est-ce pas leur clair de lune?

L'image leur était venue en même temps.

— Les grands esprits...

— Ou les petits cœurs, dit Léon; cela s'emboîte comme des plateaux japonais... si ceux-là ne se rencontraient pas...

Lucien qui buvait, s'étrangla.

Mariette, d'un bond se relevant de sa rêverie, prit un air de bataille :

— Où avez-vous vu, s'il vous plaît, Monsieur, des gens se rencontrer qui marchaient dans le même sens?

— Le hasard est si grand! soupira quelqu'un.

— Oh! ça! reprit Léon, c'est un préjugé. Justement, je l'ai vu cette nuit en rêve, le hasard, il était tout petit, joufflu, avec une paire d'ailes au dos, et s'exerçait à l'arc.

Alors, Lucien qui avait fini d'avaler dit tranquillement :

— Mon cher, je te conseille de ne pas parler des bonshommes joufflus qui tirent à l'arc, car j'en connais, moi, qui sont très forts à la carabine Flobert; plus forts que toi!

L'intention de son regard, plutôt que sa phrase, fut accueillie par un éclat de rire suivi d'un assaut de voix sur tous les tons :

— Oh! Lucien, une histoire, raconte! Oui, raconte-nous la.

On regardait Léon. Lucien commençait :

— Il y avait une fois... Il y avait au bout de la digue, parmi les échoppes, un joli salon de tir où Blanche avait beaucoup d'élèves maladroits... Un matin...

— Lucien, interrompit Mme Roger, est elle convenable, au moins, ton histoire?...

— Pas du tout, dit Lucien; elle est très

inconvenante; sans cela je ne la raconterais pas, puisque c'est pour faire enrager Léon.

— Alors, je l'interdis.

— Oh! la censure.

Et les jeunes filles poussèrent, en chœur, une exclamation de désappointement.

On s'était levé de table. Le brouillard se dissipait lentement, laissant aux arrière-plans des vapeurs opaques qui comprimaient la mer. Quelques petites vagues, à peine indiquées par un ourlet de bave, au bord, éclataient, une à une, dans un bruit de pétard humide que l'écho répercutait en décharges sourdes de profondeur en profondeur, et la voix de la mer semblait haleter dans l'atmosphère lourde.

Mariette, étendue sur le divan, une main pendante, tenait, de l'autre, un livre déplié en éventail.

Juliette qui avait pris sa tapisserie, dit :

— Mariette!

Il y eut un silence où l'on entendit claquer les ciseaux de Juliette qui coupait un brin de laine.

— Mariette est somnambule, dit Léon, elle prend le divan pour une gouttière.

— Mariette, tu dors?

— Il fait chaud! dit Mariette en se soulevant à peine.

— Qu'est-ce que tu lis?

Elle regarda le titre :

— *Fumée!*

— Est-ce joli?

— Je ne sais pas.

Et, se levant tout à fait, elle descendit lentement à la veranda en se lissant la taille du revers de la main.

— Eh bien, les jeunes filles! dit Mme Roger, si vous nous offriez le café qui refroidit!

Miette n'avait pas entendu. Elle rentra au moment où Juliette avançait une tasse à Lucien. Elle vint, d'un mouvement d'enfant gâtée, la lui prendre des mains :

— Moi! dit-elle, et elle se mit à compter les morceaux de sucre à Lucien :

— Un, deux, encore?...

Ils se regardaient, les yeux dans les yeux... Instinctivement leurs doigts se frôlèrent.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil à côté de lui...

— Ainsi, Miette, tu es somnambule, commença Mme Roger. C'est donc toi qui te promènes par la maison, la nuit?

Tous les yeux étonnés s'entre-regardèrent

— Moi! dit Mariette.

— Vers quatre heures, ajouta Mme Roger, je ne dormais pas, j'ai entendu descendre...

— Pas moi, toujours ! Qui est-ce ?

Et, faisant le tour du salon : Qui est-ce ? répéta-t-elle, en désignant chacun du doigt. Elle arrivait à Lucien :

— Vous ?

Lucien sourit sans répondre.

On éclatait de rire.

— Vous y êtes et vous n'y êtes pas : je suis allé me promener.

— Où ça ?

— A l'estacade.

— Cette nuit ?

— Ce matin.

Et il avoua que, se trouvant éveillé avant le jour, une envie lui était venue d'aller voir lever le soleil.

— Moi qui ne croyais pas à sa vertu ! dit Léon.

Et, tandis qu'il continuait de rire avec les autres de l'idée drôle, Mariette, se tournant vers Lucien, lui dit d'un ton de reproche :

— Tout seul ! Tenez, vous êtes un vilain garçon ! et elle se rejeta dans son fauteuil en lui tournant le dos.

XIV

La sieste n'était jamais bien longue. Comme le ciel s'était éclairci et qu'un peu d'air frais, venu on ne sait d'où, tournoyait dans le soleil, on proposa une promenade.

— Viens-tu, Miette ?

Mariette fit signe que non. Et, comme Juliette insistait, elle refusa obstinément en prétextant de la fatigue.

La tête de la bande était déjà sur la digue.

Une voix appela : Lucien !

— Trop tard ! fit Léon en tirant sa montre : le soleil est levé.

Lucien, les laissant s'éloigner, pointa la lunette d'approche dans la direction d'un voilier qui passait au large.

Mme Roger était sortie de la chambre.

Il y eut entre eux un long silence, puis Mariette lui dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Pourquoi ne sortez-vous pas ?

— Et vous, Mariette? fit-il en la regardant.

Elle se leva, sans un mot, et vint se planter à côté de lui.

— Voulez-vous voir? Il s'écartait.

Alors, toujours sans parler, et le regard détourné de lui, elle s'approcha de la lunette, se haussa sur les pointes en se fermant l'œil gauche d'une main...

— C'est un peu haut, dit-il, en écartant les branches du trépied ; voyez-vous maintenant?

La lunette lui découpait à l'emporte-pièce dans le ciel et la mer, une rondelle de paysage dont le coloris se détachait dans un rapprochement de lumière...

Quelques personnes causaient à l'estacade, accoudées en pleine mer comme à l'extrémité d'un pier. Autour d'elles, du monde circulait sur le fond atone du ciel comme sur la table blanche d'une chambre obscure, où se meuvent sans bruit, dans une vie de sourds-muets, toutes sortes d'êtres qu'on voit sans les entendre et qui s'éclipsent au bord du cadre.

Mariette rencontrait leurs visages, leurs regards et, gênée par le face à face avec ces yeux qui semblaient braqués de tout près sur elle, elle détourna la lunette.

La flottille de pêche, au large, encombrait tout un pan de l'ouest. Ses énormes coquilles normandes à voiles carrées prenaient une taille enfantine au flanc des steamers et des voiliers. L'horizon se peuplait de départs. Des vapeurs à la panse bourrée de coke traînaient, pareils à d'interminables rubans de crêpe, leur sillage de fumée. Des bricks, érigeant leur monumentale voilure aux tons de pierre blanche, passaient d'une allure hiératique dans le soleil. Des silhouettes triangulaires de bateaux-pilotes, portant un *P. Antwerpen* à leurs toiles inclinées, baissaient la tête sous les pavillons, les cordages, et se faufilaient en zigzags, par bonds et rebonds, comme pour flotter entre les jambes de toute cette architecture flottante où s'immobilisait le phare tournant aplatissant sous son mât à lanterne une large coque lignée de rouge et de noir avec, en grandes lettres blanches : *Wandelaar*. Mariette sortant de son mutisme dit d'une voix maussade et nonchalante :

— Je croyais que c'était *Wielingen*.

— *Wielingen* a été déplacé vers le nord, il est là-bas, le voyez-vous ?

Elle allongeait la lunette au long du bras de Lucien... Mais, se redressant brusquement :

— Tiens ! dit-elle et, se frottant l'œil, elle se remit au point.

Au nord lointain saillait de la mer une découpure nuageuse qui avait l'inconsistance d'un mirage.

— Lucien, sont-ce les dunes du *Zwijn* là-bas ?

— Quoi donc ?

— Voyez.

— C'est l'île de Walcheren, dit Lucien.

Le *Zwijn* est, contre la frontière hollandaise, non loin du *Hondt*, une déchirure de la terre, sorte de ramification extrême des bouches de l'Escaut où la mer haute s'étale en mare. Une branche des dunes, celle du nord-est, fait un coude brusque pour rentrer dans les terres, et va rejoindre la digue gazonneuse qui coupe la plaine, au fond. L'autre s'abaisse, se ronge, finit en une languette échevelée de végétation fruste, de sorte qu'au lieu de se continuer, les deux tronçons se présentent en angle droit, séparés par le lit vaseux du *Zwijn* que le reflux laisse à sec.

Et les navires éparsemés dans le sillage de l'Escaut regardent de loin, au vol des oiseaux de mer, l'étrange physionomie de ce trou de la côte dont les traits bouleversés se contreposent et se désorientent.

La veille, les Roger avaient déjeuné là, au bout d'une excursion de trois heures, sans y rencontrer personne qu'un vieux pauvre venu des villages environnants ramasser du bois mort sur la grève.

La mer s'étalait à la plage, coulait au *Zwijn*, les entourait, et ce bras rentrant des dunes, en face d'eux, semblait faire le front du continent. Au delà, c'était la terre batave lourde et cossue, traînant ses ailes de moulins à vent de l'allure lente qu'a toute sa faune de bestiaux gras et d'hommes ventrus.

Mariette, étendue dans le sable, mâchait distraitement une herbe de saveur minérale... Le vieux pauvre, parmi les herbes, dévorait à mâchoires affamées des restes de leur repas en se laissant examiner comme un animal insensible aux regards.

Ce petit vieux, misérable, à nez et menton saillants, aux jambes torses, avec sa chemise bleu sale, entr'ouverte sur une gorge poilue, avait du méchant, du féroce, du sorcier dans le ramassement trapu de son être, dans son

langage inintelligible, dans le scintillement de son regard, sous des mèches grises de cils.

Quand il eut disparu, ce coin de paysage où n'avait passé que lui, apparut à Mariette sous son véritable aspect de relai inculte, avec ses eaux pâles, ses dunes blondes, jaunies d'herbes malingres, ses prairies bordées de vase et mangées par le soleil torride, et lui donna des réminiscences imaginatives d'île déserte... où l'on trouve des barquettes pour se promener à deux.

— Dommage qu'on ne voie pas le *Zwijn*, dit-elle et, laissant la lunette, elle vint, sans plus rien dire, s'asseoir à la veranda.

Elle était redevenue sombre et restait muette, les bras pendants, regardant devant elle d'un regard perdu au loin.

Lucien ne savait comment la prendre, car elle demeurait impénétrable dans ces moments-là.

Au bout d'un instant, il lui dit :

— Qu'avez-vous, Mariette?

Elle lui répondit sans le regarder ni changer de visage :

— Moi?... rien.

Lucien ne sachant plus que dire, ils demeurèrent silencieux.

XV

Ce qu'elle avait, Miette le savait bien, pourtant. C'était cet étrange malaise d'âme, ce chagrin profond qui l'oppressait jusqu'au désespoir lorsque, toute petite, elle voyait une personne aimée s'en aller quelque part où elle n'allait pas aussi. C'était l'envie effrénée de refaire le même trajet, repasser aux mêmes endroits, voir et toucher les mêmes objets, tandis que rien ne parvenait à la consoler de cet abandon et qu'elle sentait quelque chose d'irréparable dans le mal qu'on lui avait fait.

Il y avait encore de cela dans l'esprit de singerie qui lui faisait imiter les gestes et les jeux de ses petits camarades, comme si une

sorte de jalousie enfantine la portait à faire les choses qu'ils faisaient.

C'est qu'elle était jalouse vraiment ; jalouse non de quelqu'un, mais de quelque chose ; et, chez cette petite fille qui allait devenir grande, cette passion singulière trahissait, comme par l'absurde, le mal d'aimer dont elle n'avait pas encore conscience.

Mais aujourd'hui, Miette eut honte du vilain défaut qui la reprenait soudain, s'accrochait, se cramponnait à elle. Jusqu'au soir, on ne parvint pas à lui faire dire une parole ; elle luttait de toutes ses forces ramassées dans un mutisme obstiné, car une idée s'implantait en elle, l'étreignait, l'étouffait, l'écrasait, une idée fixe, d'autant plus inarrachable qu'elle était née d'une impression plus profonde : aller là où Lucien était allé.

Elle se coucha, en proie à cette excitation particulière qui semble nous conserver une demi-conscience dans le sommeil et s'éveilla d'instinct à l'heure où Lucien s'était éveillé la veille. Il faisait nuit. Assise au bord de son lit, elle guetta le sommeil de Juliette et surprit, dans le silence, le bruit de sa respiration régulière et douce. Elle s'habilla mal, à tâtons, et descendit en se retenant à la rampe, de peur de faire crier les marches sous ses pas.

Rien ne bougeait encore dans l'entre-jour douteux de cette fin de nuit. Elle fut effrayée d'un homme qui rôdait devant la veranda. Il se posta, ramassé sur lui-même, en avançant la tête pour voir. C'était un douanier de garde. Dès qu'elle l'eut reconnu, elle se força à sortir. Mais, à partir de cet instant, elle qui n'avait pas peur aux plus épaisses ténèbres, eut peur ce matin, peur de ses pas, de ses mouvements; peur d'une étrange sensation de rêve qui faisait flotter autour d'elle toutes sortes de bruits et de remuements mystérieux, des ombres se lever, des formes surgir, qu'elle reconnaissait ensuite pour être un banc, un poteau, un réverbère éteint.

Les villas avaient toutes leurs fenêtres noires qui la regardaient passer d'un air morne. On dormait là derrière. Elle se trouva ridicule et voulut retourner, mais ses jambes, comme en état d'hypnotisme, la firent avancer de force. Elle arriva au bout de l'estacade sans avoir rencontré personne. Ici, le gloussement de l'eau venant lécher un reflet de lune aux piliers, lui renouvela les sensations de tout à l'heure.

Une teinte âcre de brique pilée frottait l'horizon du levant. Des villas en avant-corps y saillaient comme la minuscule tête d'un

reptile fantastique. A mesure que la teinte rousse imprégnait davantage le ciel, la petite tête se découpait, s'ajourait, se détachait du fond ardent comme quelque chose de calciné qui va s'effondrer.

Toute une ligne d'architecture noire, à sa suite, s'allongeait dans la fournaise et bientôt, ce bout de digue, trempé dans une onde de feu, figura la silhouette sinistre d'un château-fort au milieu d'un champ de bataille incendié.

Des nuages s'en élevaient en fumée ; s'ébattaient à la queue-leu-leu, pour se résoudre en ouate au fond bleu de l'ouest d'où la nuit se retirait en pâlissant. Dans cet envahissement, le jour allait plus vite, poussait une eau blafarde sous la lune, de sorte qu'un commencement de clarté coulait déjà sous cette nuit fanée qui n'était plus la nuit vraie ni le jour encore. Et, comme si l'on eût pu décanter ce clair-obscur pour y démêler la lumière de l'ombre, l'œil y cherchait l'interligne imaginaire où l'une reculait devant l'autre.

Autour de la lune jaune, le ciel aussi, balayé d'étoiles, se mit à pâlir. Ce qui restait d'obscurité, refoulé lentement au sable, s'amassait aux arrière-plans engrisaillés de teintes neutres et, de ce paysage à peine entr'ouvert se déga-

geait un carré de tache blanche, une maisonnette dénichée des dunes, un clocheton, vaguement...

Au levant, la tache rousse passait à l'orange, puis à l'or pâle velouté de gris, se pulvérisait en une brume de lumière qui s'inclinait doucement vers l'intérieur de la côte. La terre, au loin, déchirait ses buées. Du village, dans un amoncellement architectural de vapeurs, allait surgir, encoigné d'un pignon ou crénelé d'une crête de toits, un morceau de soleil ébréché.

Alors, une mare de jour clairet affluée de l'est, aplanit à la mer calme sa gamme d'aquarelle. On aperçut nettement, dans un mouvement d'eau limpide à l'horizon, une partie de la flottille de pêche au retour, croisée d'autres barques parties avant l'aube, et des steamers et des bricks enlevés des eaux plates. Les feux de la côte, un à un, s'éteignirent. Un homme vint abaisser le fanal vert qui marque l'entrée du port. Des barques, prenant la mer, dansaient allègrement, et leurs hommes, d'ordinaire si balourds et muets, s'interpellaient à grands cris, heureux de se sentir seuls en face du soleil levant. Des reflets de soleil joyeux papillottaient au flanc goudronné des coques, avivaient le coloris

des girouettes à banderoles, des vareuses blanches et des culottes rouges dans leur décor aux tons de cachou.

Le phare de Wandelaar s'éclipsa le dernier.

Mariette qui était restée sans penser, rien qu'à voir, en se promenant de long en large, emmitouflée, grelottante à cause du vent froid et de la rosée, à ce réveil de vie fraîche crut s'éveiller seulement et, piquée d'une idée subite, s'enfuit avec la peur de rencontrer du monde ou que quelqu'un la vît d'une fenêtre maintenant qu'il faisait plein jour.

XVI

Elle demeura triste et insatisfaite, honteuse, au fond d'elle, de cette folie qui ne devait pas l'apaiser. Elle l'avait faite sous l'empire d'une arrière-impulsion qui ne venait pas de sa volonté. Obsédée de plus en plus, puis affolée par cet inexplicable caprice de malade, elle avait couru là comme courent des malheureux pour échapper aux flammes qui les entourent et tout aussi inutilement. Elle en gardait maintenant une pesanteur à la poitrine; la sensation d'un sanglot qui ne parvenait pas à se fondre, et cette pénible impression d'attente que laisse à tout l'être une harmonie sans résolution. L'harmonie de sa

vie était encore une fois rompue. Son esprit et son corps endoloris vibraient d'une plainte prolongée comme le bois d'une viole qu'on vient de jeter violemment.

Comme elle revenait du bain toute frissonnante et indisposée :

— Griolet n'a pas de chance, fit remarquer Léon ; car ce jour était celui de la course de crabes où Griolet devait débuter : un événement dans la vie sportive de la plage. Mais, cette remarque, Mariette ne parut même pas l'entendre. Que lui importait Griolet ! Ce jeu dont la perspective l'avait tant passionnée, lui paraissait, maintenant, n'être plus qu'un jeu d'enfant. C'est que, pour elle, ce mois passé si vite, était plus gros d'événements qu'une année. Un très long temps la séparait de cette époque d'arrivée ici, dont on disait : « il y a quelques semaines ». Il lui semblait que son cœur avait grandi depuis ces jours et même un peu vieilli depuis hier. Qui sait jusques à quand ce cœur fût resté maussade et réfugié en lui-même ; qui sait jusques à quand ce cœur de sensitive eût conservé les rides que la douleur aiguë venait de lui faire en le recroquevillant, si l'humeur de Miette n'avait tourné, tout à coup, en même temps que le vent.

Au milieu du jour, elle fut prise d'une de ces sautes de joie brusques dont elle était coutumière et qui s'expliquaient par l'inconstance de ses impressions, et par ce qu'une peine, aussi bien qu'une joie prolongée, pesait trop à son cœur, ce pèse-douleur à minima.

Le vent s'était abattu sous une ondée diluvienne qui les avait chassés de la plage. Ils étaient rentrés jouer aux petits jeux. On avait mis, tour à tour, Léon et Lucien sur la sellette et Mariette les avait confessés, retournant leurs mots, leurs phrases, fouillant toutes leurs idées de cette ardente et jalouse curiosité de jeune fille qui brûle du désir de connaître les coulisses du théâtre, l'envers de la vie.

Ce fut Juliette qui cria la première :

— Il ne pleut plus!

Le mauvais temps avait dévié. Ils n'en avaient eu qu'une afraîchissante ondée et les derniers rayons du soleil tombant débarbouillaient le ciel de ses nuages.

Mariette, rejetant le châle dont elle s'emmitouflait, courut dehors en sautant par dessus les flaques. L'air était envahi d'une fraîcheur délicieuse ; la mer limpide, le soleil agrandi et doré de tous ses feux pour un coucher splendide...

Légère, joyeuse, elle ne se demanda point pourquoi la nature faisait cette bonne action de finir dans le rire une journée si mal commencée...

Un battement de tambourin ayant fait virer ses pensées, elle oubliait tout, et le rayonnement juvénile de son visage montrait le fond d'une joie que rien ne semblait devoir assombrir.

Elle respira deux, trois fois, buvant de l'air à plein souffle, et cria de toute la force de ses poumons :

— Lucien, une partie à deux!

Et Lucien, tenant les tambourins, enjambait la balustrade pendant qu'elle s'amusait à lancer sa balle en l'air pour la recevoir, tour à tour, sur la paume et sur le revers de la main...

XVII

Elle se tenait droite, presqu'immobile, la tête seule battant un va-et-vient serré de haut en bas. Elle pivotait lentement, amenant son visage enfiévré où passaient des tiraillements nerveux sous les traits fixes, et ce marmottement machinal des lèvres qui comptaient les coups. A chaque battement, son chapeau lui tombait un peu plus sur l'oreille :

— Cent et trois ! cria-t-elle en ramassant la balle qu'elle venait de manquer.

— J'en ai fait le double hier, dit Lucien.

— Toi !

Il éclata de rire à ce « toi » qu'elle venait de lui lancer en plein monde, tout haut, et la

balle lui arrivait dans la bouche ; n'étant pas en garde, il allait l'attraper entre les dents, quand un souffle l'écarta; il donna le coup de tambourin et elle dut courir.

C'était un caprice de jeu imaginé par elle à qui ces heures de pluie avaient mis une fourmilière dans les jambes. Une partie improvisée sans prétention stratégique, pour le plaisir de courir et de frapper, courir à deux surtout et se rencontrer, se heurter, se frôler le visage et s'emmêler les mains, se mater un peu à cette gymnastique des muscles arcboutés et des regards tendus suivant la balle qu'on frappe et refrappe, qui fuse et rebondit au choc sonore du tambourin. Puis, ce vis-à-vis continuel, cet échange de paroles, de regards à la volée; l'allée et venue de ce petit objet de lui à elle et d'elle à lui, comme pour porter vers l'un un peu du fluide de l'autre, la remuaient bien autrement qu'un attouchement réel.

A chaque fusée de la balle, elle éprouvait un léger spasme qui se détendait en une secousse électrique au rebond.

Elle commençait à se fatiguer.

— Plus fort! cria Lucien.

Elle donna un coup violent, de travers, qui envoya la balle sur la plage.

Ils dégringolèrent le perré ; mais il fallait courir pour ne pas glisser sur les pierres bleues mouillées de pluie et, l'élan pris, ils ne rattrapèrent la balle qu'en roulant dessus, tous les deux, à plat ventre.

Le chapeau de Mariette avait heurté le visage de Lucien.

— ... Pas fait mal ? dit-elle, en se relevant.

— Pourquoi ?

Elle montrait sa capote de grosse paille :

— Ça rape !...

Ils remontaient doucement, en s'accrochant le talon aux aspérités. En haut, il se retourna vers elle. Elle était très rose et toute décoiffée, son chapeau dans le dos :

— Ouf ! que j'ai chaud ! dit-elle, en se hissant à la main de Lucien.

XVIII

Et les jours passaient sur les jours. Après une période de pluie, le beau temps avait reparu. Mariette était redevenue très rieuse et le boute-en-train de la bande qu'elle dératait de rire par ses drôleries. C'est elle, un soir, qui inventait un cramignon comme à Liége. On le fit aux lanternes et toute la digue s'accrocha à cette file onduleuse torchant de lueurs fantastiques l'architecture sombre des villas.

On était en septembre. On soupait, à la lumière, de mets plus onctueux et tièdes. Mariette, qui d'ordinaire s'échappait des repas la première, s'y trouvait bien mainte-

nant et s'attardait à l'intimité de cette grande table de famille, où l'on se serrait par appréhension du froid à venir. Elle était à côté de Lucien. Ils tenaient très peu de place ensemble. Ils s'étaient placés tout naturellement ainsi dès le premier jour et continuaient là leur compagnonnage... L'air frais du soir entrait par la vénitienne large ouverte, leur apportant un bruit de voix et de pas traînant au dehors et, d'un même mouvement, ils se penchaient, le menton dans la fumée des tasses, pour apercevoir, de leurs yeux écarquillés dans la nuit, les gens qui les regardaient manger.

Ils étaient arrivés à ce degré de camaraderie où l'on se dit « vous » pour le monde, en se tutoyant du geste et du regard. C'était devenu une habitude de les voir constamment ensemble et de les y remettre. On ne nommait pas Mariette sans ajouter : et Lucien! l'un n'allant pas sans l'autre. Les deux ne faisaient presque plus qu'un ménage, un bon ménage qui égayait les soirées de ses disputes pour rire.

Aussi, Mariette ne put-elle dissimuler une impression de tristesse lorsqu'un soir on parla de départ. Elle songea à la date... se mit à compter les jours...

Et, après le souper, comme elle s'était écartée avec lui :

— Quand partez-vous?

— Demain en huit.

— Pourquoi ne restez-vous pas jusqu'au quinze?

— Vous savez bien que je ne puis pas, Mariette, lui répondit-il avec un peu de tristesse aussi et de regret dans la voix...

Ce fut tout.

L'heure triste du départ était presque oubliée quand, un matin des derniers jours, Lucien, en descendant, aperçut Mariette par la porte entr'ouverte. Elle plantait là, tout habillée, tenant d'une main son miroir et, de l'autre, donnant un coup de menotte à ses houppettes.

— Juliette est descendue? dit-il, en poussant la tête.

— Oui.

Il entra tout à fait :

— Bonjour Mariette!

— Bonjour! fit-elle en lui tendant la main et, levant moqueusement le visage, elle le regardait sous le nez :

— Vous avez bien dormi?

— Pas comme ça, va! dit Lucien en s'approchant pour l'embrasser et, d'une mine

suppliante, en lui saisissant la tête à deux mains :

— Rien qu'une fois, puisque je pars !

— Lucien, Lucien ! dit-elle, si on montait !

Puis elle ferma les yeux, pour ne pas voir des baisers rapides lui caresser la figure, les cheveux et ces deux petites places où l'on devinait la peau délicate à travers les mèches soyeuses des tempes.

XIX

Si quelqu'un était venu demander à Miette, brutalement, en trois mots : l'aimes-tu ? la pauvre Miette, étourdie par le choc qui l'aurait jetée tout à coup aussi rudement à la réalité, fût demeurée sans pouvoir rien répondre.

L'aimes-tu ?... Miette n'y avait pas pensé. Elle n'avait jamais pris à l'esprit, pour les regarder en face, ces trois mots qui ne lui représentaient que comme une banalité creuse le sentiment complexe et indéfini d'aimer.

Il y a des sensations mobiles, à fleur d'âme, qui ne trouvent de nom dans aucun langage rationnel ; les fixer, les saisir, c'est leur don-

ner un corps, les faire tomber parmi les choses déterminées qui ont un but et une fin.

D'où lui venait, et depuis quand, ce bien-être physique et moral auquel elle s'était inclinée inconsciemment, s'abandonnant, se donnant d'un élan de cette passion qui lui emplissait le cœur sans regarder en deça ni au delà?

Un beau jour de soleil et de rire avait passé, et sa nature primesautière s'y était jetée à cœur perdu comme un papillon dans la lumière.

Etait-ce *aimer*, cela? Pendant quelques semaines elle avait vécu et s'était senti vivre. Elle avait aimé l'eau, l'air, le soleil, des fleurs, des voiles à l'horizon, des oiseaux dans le ciel; le coin de plage où ils avaient fait des pâtés de sable; la couchette en pleine dune où ils avaient rêvé; l'estacade et, le soir, son long chemin noir vers l'infini et tous ces chemins sans but, chemins d'ombre ou de lumière, où ils avaient égaré des serrements de mains, des paroles, des regards qui ne voulaient rien dire et disaient tant de choses.

Elle s'était mise à aimer des figures inconnues, passant et repassant chaque jour, comme des figures sympathiques à sa joie. Elle avait aimé des mots, des sourires, des

gestes, des riens, pour l'instant qui les avait vu passer et, parmi toutes les choses familières qui, participant de leur vie commune, s'y étaient animées comme des êtres, elle avait souvent aimé ce qu'il touchait, ce qu'il portait, ce qu'il aimait...

Mais lui, Lucien, rien que lui dans l'absolu de sa personne, dans l'entièreté de ce cœur et de ce corps qu'on échange pour une vie en les arrachant de tout le reste — l'aimait-elle enfin?...

— S'il m'aimait! songea Miette, et soudain elle tressaillit à la resensation toute vive des baisers dont elle croyait avoir gardé la trace visible au visage...

S'il l'aimait! en vérité, il n'était pas que des petits enfants à aimer sur la terre. Si petit que fût le cœur de Miette, il y avait place pour beaucoup d'amour. Et, tout à coup, fermant les yeux, elle crut sentir ce cœur se gonfler, ses bras se tendre vers une ombre penchée d'où tombaient des baisers et sa voix murmurer : Lucien! Lucien!

La joie du jour s'endormait au murmure décroissant des êtres.

Au couchant, dont le soleil venait de glisser, le dessin de tout s'effaçait, le coloris se fanait, ne laissant que des tons neutres, des

gris de fer, des gris d'argent, des gris niellés, cuivrés de mares stagnantes et, devant la mer en reflux, un reflet de moire irisée suintait à la plage.

La mer se lustrait comme une soie tendue à craquer.

Des barquettes, à fleur d'eau, passaient et repassaient, glissant dans le même sillage, quelque silhouette fixe à l'ombre de leur voile.

De toutes parts, des gerbes de petites balles jaillirent en fusées au son des tambourins. Un orgue, au loin, moulait des valses tristes et des nuées de moustiques dansaient à leur rhythme.

Mais déjà, les balles, en retombant, se perdaient dans le gris du ciel. Les tambourins sonnaient mat. De l'humidité tombait dans un brouillard d'automne. Une ombre louche rampa de la plage. Du sable, devenu noir, une buée légère épandue, émoussait les silhouettes, engrisaillait la mer et le ciel, et ce n'était pas une nuit qui se pose; c'était le retrait insensible de ces demi-lueurs crépusculaires où papillottent et clignottent des points d'ombre parmi les teintes qui se dissolvent jusqu'au néant complet de la lumière.

Mariette rentra en grelottant.

Quand elle se retrouva le soir avec Juliette, dans leur chambre, aucune d'elles ne prononça plus le nom de Lucien.

— Nous ne rentrerons pas avant la fin du mois si le temps est beau. Est-ce que ton père viendra te chercher?

— A Bruxelles, sans doute. Je partirai avec mon oncle Roger.

— Il ne fera pas gai quand vous serez tous partis; démon, nous n'allons plus rire!

Puis il y eut un silence, Juliette tendait l'oreille :

— Ecoute, on dirait qu'on joue en bas...

— C'est ta mère, dit Miette en l'embrassant.

Juliette lui rendit son baiser :

— Dors bien.

Miette s'endormit tout d'un coup, lourdement, jusqu'au lendemain.

Son réveil fut maussade. Une pluie grise embrumait l'horizon.

Elle eut ce geste instinctif de détourner la face dans l'oreiller en refermant les yeux pour ne pas voir le vilain jour qui se levait.

XX

C'est triste, un départ, comme tout ce qui s'arrête, tout ce qui meurt. C'est de l'inconnu, du vide; un trou dans le plaisir et dans le rire. Un peu de nous s'égare à tous les coins de joie éparpillés dans la vie. Chaque fois que nous en passons un, nous avons peur que ce soit le dernier.

— Là-bas ! dit Renée, voyez la mer, il vient du gros temps.

Un grain montait de l'ouest en d'épais nuages effilochés de vapeurs roussâtres. Une bande d'un violet clair, comme tracée grossièrement au pouce, bordait la mer au fond et, s'y étalant peu à peu, amenait à sa surface

une flotille de voiles, secouées, ballottées dans un brouillard humide. La ligne d'horizon, d'ordinaire si nette, semblait rongée de remous. La mer se soulevait de son lit.

Cependant, un reste de soleil, sourdant encore par des déchiquetures du ciel, gardait à la mer cristalline une transparence de vert bouteille et l'écume de ses bords éclatait de blancheur sous ce faux jour de vitrail.

Mais ce glacis de lumière se déplaça, glissa lentement vers l'est à mesure que, par derrière, la rafale se gonflait. L'eau devint opaque.

Les jeunes gens restaient à décompter tout bas les minutes en reculant indéfiniment, lâchement, ce baiser long et fort qui allait être le dernier.

— Il pleut là-bas ! dit Juliette.

La pluie tombait en mer.

Des rais gris descendaient des nuages et descendaient de plus haut à mesure que la trombe avançait. Le pan violet se développait en pâlissant. Au choc des deux eaux la mer se cabra et se mit à rouler en une énorme barre oblique. La flottille enveloppée parut hésiter, avoir peur et s'immobiliser sous l'ondée.

Mariette était sortie de la chambre, les poings sur les yeux, pour ne pas pleurer.

Lucien, après avoir embrassé ses sœurs et ses cousines, se précipita vers le vestibule :

— Où est Mariette?

Elle rentrait. Ils se serrèrent les deux mains.

Pendant qu'ils se tenaient ainsi le temps de se plonger un regard au fond de l'autre, elle ne put s'empêcher de lui dire : — Manque le train! Mais si bas qu'il dut ne pas l'entendre et, de la digue, il lui cria un « Au revoir! » presque joyeux qui la gonfla de larmes.

Subitement, la nuée, crevant d'eau et de grêle, s'abattit rageusement, noyant l'air, le ciel, la mer dans un embrun mélancolique couleur de spleen, où le son se perdait du bruissement de l'averse au bruissement de la mer.

— Pourvu qu'il arrive! dit Mme Roger.

Mariette se pencha. Elle le vit qui s'enfonçait en courant sous la pluie et, comme elle n'avait plus assez de courage pour se détacher de là, Juliette, la prenant par le bras, lui dit : — Ma pauvre petite Mariette, ne reste pas là; il te pleut dans les yeux... ce qui lui fit avoir un joli sourire en larmes.

Juliette, la voyant si triste, avait pitié d'elle et ne voulait pas lui rappeler des allu-

sions taquines et qu'elle avait eu raison, puisque *c'était vrai...* — N'est-ce pas que c'était vrai? — Deux ou trois fois, sur le point de le lui demander en l'attirant câlinement, elle se contenta de la regarder dans les yeux d'un regard affectueux qui signifiait la même chose, et Mariette ne disait plus non. Elle se serrait contre Juliette en frissonnant, la retirait avec elle devant les grelons qui claquaient à leurs pieds sur les carreaux de la veranda.

Elles durent reculer jusque dans le salon et restèrent sur le seuil à regarder cette mer à la sépia, frottée d'un remous de sable, bousculant des masses d'eau en heurtant les nuages et les rejetant sous l'horizon par blocs qui continuaient à dégringoler pêle-mêle.

Des presses

DE MADAME Vve MONNOM

26, rue de l'Industrie

BRUXELLES

le 15 août 1890

ach/GOFF/6/74
Belle Ed
mon fiche

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Envoi FRANCO au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste

Collection in-8° jésus à 3 fr. 50

DOCTEUR S. BASCH
Maximilien au Mexique . . . 1

NAPOLÉON BONAPARTE
Œuvres littéraires, 2e édition . 4

EUGÈNE BONTOUX
L'Union générale 1

ÉLÉMIR BOURGES
Sous la hache, 2e édition. . . . 1
Le Crépuscule des Dieux . . 1

CH'TCHEDRINE
Les Messieurs Golovieff . . . 1

AUGUSTE CHIRAC
L'Agiotage sous la troisième République, 3e édition 2
La Haute Banque et les Révolutions 1

ALBERT CIM
Institution de Demoiselles, 6e édition 1
La petite Fée, 2e édition 1
Deux Malheureuses, 5e édition . 1

HENRI CONTI
L'Allemagne intime, 4e édition . 1

PAUL DARRAS
Causes célèbres de la Belgique 1

ÉDOUARD DRUMONT
La Fin d'un Monde 1

FIDUS
La Révolution de Septembre. 1

LÉONCE GRASILIER
Causes célèbres de l'Angleterre 1

GUY-VALVOR
Une Fille, 2e édition 1
L'Oiseau bleu. 1

JULES HOCHE
Le Vice sentimental, 2e édition. 1
La Fiancée du trapèze, 2e édit . 1
Causes célèbres de l'Allemagne 1

LÉON HUGONNET
Chez les Bulgares, 2e édition. . 1

HENRIK IBSEN
Théâtre 1

JEAN LAROCQUE
1871, Souvenirs révolutionnaires . 1

JACQUES LE LORRAIN
Nu, 2e édition 1

CAMILLE LEMONNIER
Noëls Flamands, 2e édition . . 1
Les Peintres de la Vie, 2e édit. 1
Un Mâle, édition définitive . . . 1
Ceux de la glèbe 1

JULES LERMINA
Nouvelles histoires incroyables 1

LERMONTOFF
Un Héros de notre temps . . 1

PAUL LHEUREUX
L'Hôtel Pigeon, 2e édition . . . 1

JEAN LOMBARD
L'Agonie 1

JEAN LORRAIN
Les Lepillier, 2e édition 1
Très Russe, 2e édition. 1

FRANÇOIS LOYAL
L'Espionnage allemand en France 1

PAUL MARGUERITTE
Tous Quatre, 2e édition 1
La Confession posthume, 2e éd. 1
Maison ouverte, 2e édition. . . 1

JULIEN MAUVRAC
L'Amour fantaisiste 1

GEORGES MEYNIÉ
L'Algérie Juive, 5e édition. . . 1
Les Juifs en Algérie, 3e édition. 1

LADISLAS MICKIEWICZ
Adam Mickiewicz, sa Vie et ses Œuvres 1

GEORGES MOORE
Confessions d'un jeune Anglais 1

MUSTEL
Rallye-Dot, 3e édition 1

FRANÇOIS DE NION
L'Usure 1

NARCIS OLLER
Le Papillon, préface d'ÉMILE ZOLA. 1

ISAAC PAVLOVSKY
Souvenirs sur Tourguéneff . 1

PARIA KORIGAN
Le Tréfonds 1

J. PENE-SIEFERT
La Marine en danger 1

PEREZ GALDOS
Dona Perfecta, 2e édition . . . 1

MARINA POLONSKY
Causes célèbres de la Russie. 1

EDGAR POË
Derniers Contes, trad. BARBE. . 1

TH. RECHETNIKOV
Ceux de Podlipnaïa, 2e édition . 1

EDOUARD ROD
L'Autopsie du docteur Z... . . 1

J.-H. ROSNY
Nell Horn 1
Le Bilatéral 1
L'Immolation. 1

LÉON TIKHOMIROV
Conspirateurs et Policiers. . 1
La Russie politique et sociale 1